

négliger sans laisser la porte ouverte à de graves complications et à de grands périls. Dans la politique internationale, il n'y a plus de sécurité, et l'avenir est sombre pour toute l'Europe sans exception. N'y a-t-il pas quelque moyen de prévenir les orages et les dangers qu'on a lieu de pressentir ?

C'est sur ce point que je me suis proposé d'appeler l'attention. Aux arbitres des destinées des états d'aviser et de prévoir : *caveant consules* ! C'est de leur propre avenir qu'il s'agit.

MICHEL CHEVALIER.

Fin.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1866.

C'est l'état de l'Allemagne et le travail qui s'y opère que nous devons prendre avant tout en considération. Nous l'avons déjà dit précédemment, à côté de la question allemande la question italienne est aujourd'hui secondaire et épisodique. La question italienne peut être regardée dès à présent comme résolue et close au point de vue des sympathies françaises, car de toute façon la Vénétie sera réunie à l'Italie, et l'indépendance territoriale de la péninsule sera achevée. Au surplus, toutes les fois que la France a eu des affaires en Allemagne, les affaires italiennes sont devenues secondaires pour elle. L'Italie était le luxe et la fantaisie de notre politique ; les périls formidables, les menaces terribles ne nous sont jamais venues de là. Nous y lutîons suivant les idées des temps, pour des prétentions héréditaires, pour des influences, pour découper des apanages en faveur des branches calettées de nos dynasties. Depuis François 1^{er} jusqu'à Napoléon, nos grandes affaires, celles où l'existence nationale a été en jeu et a grandi, ont été avec l'Allemagne. C'est là que nous avons vraiment combattu, nous, les batailles de notre indépendance, que

nous avons développé la formation et conquis la configuration de notre territoire. Or la politique de la France envers l'Allemagne n'a point été le produit d'un système : elle est née des circonstances et de la nature des choses ; une pratique de trois siècles en a fait une politique en quelque sorte scientifique, c'est-à-dire expérimentale. Ce qui a donné à cette politique son efficacité constante, c'est qu'elle ne prétendait point imposer au corps germanique des conditions arbitraires, c'est qu'au contraire elle était fondée sur la nature même de l'Allemagne. Nous n'avons jamais été, à proprement parler, envers les populations allemandes des conquérants et des dictateurs ; l'ennemi que nous combattions en Allemagne fut toujours celui qu'une partie de l'Allemagne regardait elle-même comme son ennemi, celui qui voulait absorber dans son pouvoir toutes les forces germaniques : c'était la maison d'Autriche, la maison impériale. L'esprit de race, les divisions religieuses, la géographie, l'histoire, rendaient l'Allemagne antipathique à l'unité de pouvoir à laquelle aspiraient Charles-Quint et ses successeurs. Il y avait toujours dans les états germaniques des résistances